



bakélite éditions présente

Féroce

un roman de Benoît Vincent

*Notre désir retirait à la mer sa robe chaude avant de nager sur son
cœur.*

René Char

*Dès que le nageur quitte le tremplin, son environnement devient fé-
roce, et féroce le châtement infligé s'il manque son coup et frappe l'eau
à plat. Bien sûr, rien ne l'oblige à courir ce risque ; libre à lui de se
prélasser au bord de l'eau et de jouir de l'air estival, du soleil et de la
terre ferme. Mais ce plongeur ne le conçoit pas ainsi ; en cet instant
rapide où il traverse l'air, il vit avec une intensité qu'il ne connaîtrait
jamais s'il se contentait de rester allonger sur la berge.*

Jack London

Contacts

Guillaume Vissac,
éditeur

06.23.89.71.82

gv@bakl.it

<https://bakl.it>

1. Argument

Dans *GEnove*, Benoît Vincent avait décrit le Graal comme une ville brisée en neuf morceaux, le dixième restant manquant. Il se pourrait que ce morceau manquant soit *Féroce*. À moins que ce ne soit le onzième.

Livre de la fin du monde, livre catastrophique, livre de la fin du livre, *Féroce* est une divagation, littéralement, dans le secteur tyrrhénien de la méditerranée, entre France, Italie, Malte, Grèce, Tunisie et Algérie. Adbelghani l'Arabe, Shéhérazade moderne, distille cent-et-une fictions où le personnage principal, Drieu Pagès, est ballotté entre son destin contrarié et la quête impossible d'un livre légendaire, au moment même où le monde bascule.

Inspiré d'un corpus typiquement méditerranéen (Stétié, Camus, Kavvadis, par exemple), et tissant des liens secrets et moins secrets avec *Horcynus orca* de Stefano d'Arrigo, *Féroce* représente une forme majeure et accomplie d'un certain réalisme magique. On retrouve la poésie payse et trouvère de *Farigoule Bastard* et *L'entreterre*, mais décuplée d'envergure, graalesque et odysseenne, terriblement lucide sur le monde qui se fracasse sur l'horizon, férocement ondulant comme la mer infinie des fables et des mythes.

Benoît Vincent est naturaliste et écrivain. Il publie de la fiction (Farigoule Bastard, prix Jean Follain, Le nouvel Attila, 2015, GEnove, Le nouvel Attila, 2017, L'entreterre, Les Inaperçus, 2019) mais également des essais sur des sujets divers mais qui tous touchent à la membrane entre le dedans et le dehors (La littérature inquiète, Publie.net, 2020, Cap au seuil, à paraître). Il participe à différents projets et collectifs, il multiplie les vies, il oscille entre deux villes. Féroce est son onzième livre, écrit onze années durant, le plus ambitieux, et le premier publié chez Bakélite.

2. Un roman merterranéen (extrait du chapitre 23)

Entretiens la mer appelait.

C'était encore la mer, le plein d'eau, le trop-plein. Mais c'était aussi la mer, le trop-plein d'eau, le vide si on peut dire : dur, le vide si on peut dire : plein... C'était de la mer qu'il tirait cette énergie, ce désir de prendre la route, et c'est à la mer qu'il se rendait.

La mer, c'était la Méditerranée, la Merterranée, la seule possible.

La merterre, parce qu'il fallait passer par la montagne pour y accéder, parce qu'elle était plus à l'aise, plus à son aise, dans le creux et l'ombre méridienne de la falaise, de la crête ou du pic. Beaucoup d'elle dévalait des hauts sommets, lesquels guinchaient sous les apparences du thym et de la lavande, dans ses effets de désert et rocaille, l'envers de l'eau, vers les steppes, le blond appel des herbes longues, la toundra, le crissement verdâtre des lichens ou des laïches, la taïga, l'affirmation d'épine et noire. Enfin des pentes et versants qui reflètent et soutiennent les gouffres sous-marins.

Seule la Méditerranée, la margelle et le puits, l'ouverture et la paroi, le désert et le crinal, le fond et le mont.

[...]

Non il n'y avait pas, en ce moment, une guerre telle. Bien sûr que non.

Mais n'était-ce pas tout de même une forme civile de la guerre ?

N'était-ce pas une guerre, celle qui projette chaque individu, nu et impuissant, contre son prochain, dans l'illusion d'une émancipation de l'un contre tous, de la jouissance immédiate, permanente ?

Sauver sa peau, c'était maintenant ce qui le faisait courir. Sans qu'encore il ne sache où aller, sans qu'il n'ait encore réussi à substituer le désir de rejoindre à la nécessité de fuir.

Mais la mer était pour lui l'unique échappatoire, le grand mur où venir s'écraser. C'était plus enviable que le destin du commun et, si c'était brutal, c'était soudain un sang, un jet, un flux nouveau contre lequel il n'avait cessé de respirer, un camarade qui l'avait épaulé toute sa vie durant et dont il commençait tout juste de prendre conscience de la présence envoûtante, de l'inspiration qu'il avait ressentie dès qu'il avait quitté la maison familiale.

3. Drieu Pagès, héros malgré lui (extrait du chapitre 93)

Comme il attendait encore une fois encore un bateau, Drieu, désormais soudain las de tout, observait le petit manège des rebuts, et des fuites, les purges et les jets, tous les courants, les sous-courants, les presque courants, les courants latéraux, les courants sous-marins, les courants morts, les contre-courants, les courants tenants, les courants aboutissants, les courants visibles et invisibles, les courants mobiles et immobiles, les courants organiques et inorganiques, et il voyait, dans ce petit coin de mer, pas plus bleue que sale, pas plus claire que verte, pas plus salée que morte, pas plus noire que rouge, un autre petit coin de mer, qui lui remémora un épisode qui a eu lieu un jour d'adolescence, alors qu'il était seul avec sa mère.

L'âge, à coup sûr, était lycéen. D'un naturel mélancolique, Drieu n'aimait rien tant alors que ces samedis ensoleillés où il quittait le lycée et la vie du lycée pour une semaine pour retrouver non pas ses anciens amis mais se promener seul auprès des rivières (le Lez, le Fau), des montagnes (Miélandre, Miélandre, Miélandre), des quartiers éloignés du village où il était. Ses frères et sœurs étaient déjà partis pour les villes universitaires – il était le dernier – son père travaillait tout le temps, n'était jamais à la maison. Avec sa mère, qu'il retrouvait alors, ils mangeaient des frites puis souvent si l'automne était vraiment 2 cette morsure orange du monde, alors ils allaient se promener. Parfois loin, plus loin que simplement les champignons (deux pinets, trois pieds de mouton) de Graveyron ou Comps ou Vesc. Pont du Gard, arènes de Nîmes, Glanum, Arles, Baux, et cætera. Et de temps en temps, ils s'organisaient tous les deux une virée à la mer, le plus souvent à Frontignan. À cette époque, à cet

endroit, ironiquement, il y avait Pergolèse, le Stabat Mater, une cassette, dans la voiture.

Quoi qu'il en soit, dans tous ces voyages, ne manquait jamais le fidèle chien. Les chiens se sont succédé dans la famille, comme souvent cela arrive, seulement celui-ci était un chien qu'il connaissait mal, et qui avait sans doute été traumatisé dans sa jeunesse car il avait des accès d'excitation extrêmes, il aboyait sans cesse, il se tapissait sous les meubles, parfois même il mordait la main amie. Il avait les yeux fous. Il était tout noir.

C'était l'automne, le soleil était bien là, mais la mer et ses embruns avaient définitivement clôturé tout espoir de baignade. Ils allèrent manger, jeune Drieu et sa mère encore jeune, les tellines dans l'un des petits restaurants mi-touristiques mi-traditionnels qui s'ouvraient sur le long de mer. Il avait insisté, Drieu, pour ne pas prendre le chien, encombrant passager, aboyant bruyant et hontant, et ils l'avaient laissé ainsi dans la voiture, où il pouvait aboyer à son aise, sur le parking absurde, géant, au bord des moustiques et des cannes.

Il se rappelait qu'il avait bien insisté. Il était assez autoritaire, comme les jeunes hommes de son âge. Elle était faible, friable, comme les mères.

Lorsqu'ils revinrent, plusieurs heures plus tard, le chien n'aboyait pas ; il était mal. Il était couché, les yeux blanchis et mielleux, visqueux, et effectivement il faisait chaud dans la voiture. Soit il s'était excité à mort à aboyer dans le vide, soit son petit cœur n'avait plus supporté ses bravades dans l'étouffement de l'habitacle arrosé de soleil : tout portait à croire qu'il avait fait un infarctus. Et la mère, visiblement désespérée et secrètement coupable, et le fils, secrètement désespéré et visiblement coupable, rentrèrent à toute vitesse vers le premier vétérinaire qu'ils purent trouver, un samedi d'automne, tandis que le continuo accompagnait le corbillard.

Un accident cardiaque, oui, cela arrive avec ces chiens, oui, non je ne crois pas au coup de chaleur, non, un terrain oui, sans doute génétique, oui, du repos, oui, beaucoup de repos, voilà ce qu'avait dit le docteur dégoté à Lunel, et c'est en silence que les deux et les trois rentrèrent dans la Haute-Provence, le soleil ayant laissé place à un grand ciel blanc de glaçage, silencieux, coupable et désespéré. Blanc comme le blanc des yeux.

Le chien ne passa pas la nuit. Drieu pleura peut-être un peu, sa mère pleura beaucoup. Elle trouva assez vite une nouvelle compagnie, une femelle noire et blanche beaucoup moins effrayée par la vie, au cœur solide. Drieu s'y accrocha fort, puisque bientôt il reviendrait dans le pays et profiterait de sa formation sur les milieux naturels pour l'emmener visiter tous les endroits possibles. D'autres aventures spectaculaires auraient lieu.

Mais quoi qu'il en soit, ce jour-là, pour la première fois, la mer fut pour lui non seulement messenger de mort, et de culpabilité, mais encore l'expérience du cynisme (sans jeu) le plus âpre et le plus froid. Aucune telline, aussi bonne qu'elle soit, ne pourrait racheter l'orgueil et le mépris – fût-il celui éprouvé pour un chien. Rien ne justifiait que le plaisir personnel ne s'échafaude dans la destruction de la vie – fût-elle celle d'un chien. Cet épisode unique dans cette triste journée resterait toujours dans son cœur à lui, et le souvenir des eaux du Golfe du Lion, ce substitut de l'ours, cet ennemi du chien, inexorablement lié à la mort maljuste.

« J'ai grandi dans la mer et la pauvreté m'a été fastueuse, puis j'ai perdu la mer, tous les luxes alors m'ont paru gris, la misère intolérable. »

4. Un roman volcanique (extrait du chapitre 48.2)

« Tu vois, ce pays repose sur deux caractères propres de ses habitants. Toute la vie sociale, économique, culturelle, toute la politique repose sur ces deux caractères de la population : la crédulité et l'espérance.

Si on veut, ce sont les deux faces d'une même monnaie, et tu peux lui donner le nom unique de dieu si ça t'amuse, mais les choses sont un peu plus compliquées que ça. La crédulité, ou la superstition, c'est de croire qu'il existe des forces extérieures qui nous gouvernent, qui gouvernent nos passions, et l'espérance, c'est un peu comme le sentiment contraire, le revers, qu'on pourrait aussi qualifier d'impatience, de soif d'aventure, qu'il se passe quelque chose. »

[...]

« De fait, si tu prends en considération ce cadre nécessaire à la compréhension, tu peux aisément comprendre le caractère des Calabrais et des Siciliens ; eux aussi sont l'avvers et le revers d'une même réalité : les deux peuples sont liés par les liens du volcan. Mais c'est un lien subtil. Je ne parle pas de l'Etna qui domine tout ce monde et plus encore du haut de ses 3333 mètres (j'adopte ce chiffre par facilité), mais bel et bien du volcan Marsili, qui est tout aussi haut, plus étendu encore, et qui culmine à 500 mètres de profondeur au centre de l'Arc éolien. Si tu veux, son opposé, encore une fois.

Des gens, qui cultivent et vivent sur une terre ceinte de volcans, sur les restes des irrptions et des coulées, dans l'écho la mémoire des pages et des pages de mythologies fascinées par la brutalité solennelle des lieux, ces gens ne sauraient façonner un destin au moins aussi mélancolique que la pulsation, la battance de la mer. »

5. La Findumonde incarnée (extrait du chapitre 47)

Il se produisit alors un évènement extraordinaire. Venus du large, des myriades de petits croissants argentés se dirigèrent droit vers la rive, certains parvinrent à pénétrer la marina, et les deux riverains virent s'échouer, presque volants, des dizaines et des dizaines de petits poissons en tous sens, dans une grande confusion de coups de queue, de nageoires, d'éclaboussures, de jets d'eau et de sable et de chair piscine, des anchois, des centaines d'anchois se précipitaient sur le sable, poussés par une force extrême, irrépessible.

Drieu restait bouche bée, et le vieux, d'abord interloqué, se précipita à son tour vers les pauvres fruits de la mer pour en remplir son seau.

« Strordinaire, strordinaire, il répétait, des anches, des anches par dizaines, quel foutu maléfice, quel foutu mirage, mirage... Miracle ! Un miracle, un miracle ! Stordinaire ! Strordinaire ! »

Son seau plein il se tourna, hébété, vers Drieu : « Des anches, des anches, chassées par quelque bête plus grosse, quelque monstre piscin, regardez ! Regardez ! »

Derrière la vague qui s'était un peu distendue et, par conséquent, calmée, d'autres croissants, beaucoup plus gros ceux-ci, formaient une espèce de barrière au bout de la marina : c'étaient des thons, des thons de taille modeste (« des gamins » disait le vieux), mais des thons de taille de thon, toutefois, qui avaient encerclé et piégé, comme on le voyait, leur pitance comme de subtils connaisseurs halieutiques, plus habiles que les moteurs, les filets et la présence de mains garnies de doigts.

Ces mêmes thons que les gens de Sicile capturaient en masse de la même manière au moyen de nombreux bateaux à moteur, de cages de cordes, de dizaines de bras munis de mains garnies de doigts. Plus fascinés qu'avidés, le pêcheur et Drieu profitaient du spectacle aux premières loges, comme le premier couple d'humains aux temps mythiques découvrant les vierges beautés de la terre innovée à son escient.

Survint alors un autre évènement extraordinaire. Erreur de leur part, maljugement dû à la modestie de leur cerveau, ou bien malcommunication disloquant l'opiniâtre intelligence du groupe au profit d'un éclair de plaisir d'un seul individu, quoi qu'il en soit la ceinture des gros poissons se défit, et un (ou deux) se retrouvèrent eux aussi dans l'arène. La confusion était telle dans le cirque que ce n'est qu'à grand effort que Drieu distingua, encore plus loin derrière les écumes et les vagues des poissons encore plus gros, de gros thons ? quoi ? des espadons ? quoi ? que ? et derrière encore, comme un incendie de mille feux rovants dans la forêt chasse chacun de ses habitants jusqu'au moindre et au médiocre, un poisson immense, un énorme poisson, un poisson qui n'était pas un poisson, mais « Une orque ! L'Orque ! l'Orque ! La malemort, la mort vive, la Findumonde ! » s'exclama soudain le pêcheur, blanchi sous la sueur de son visage rouvide. C'était l'Orque, qui poussait la chaîne des poissons dans son anneau constricteur, affamée, affamée de chair et de sang, et de sang, et de chair.

6. La quête du livre originel (extrait du chapitre 5)

« Le Livre, le Livre » il marmonnait dans sa barbe. « Le Livre... » répétait-il encore. Et devant l'écarquillement insistant et avide de Drieu : « C'est vraiment une drôle d'histoire. Mais je ne saurais pas dire jusqu'à quel point elle est véridique... C'est une histoire que plusieurs m'ont racontée. C'est une histoire qui court comme ça, entre quelques personnes curieuses.

Je ne sais pas si c'est vrai. Ce qui est vrai. Je ne sais plus depuis combien de temps elle court. Je ne sais plus ce que j'y ai mis moi-même ni ce que j'en ai retiré. Il faudra être patient. Il faudra être indulgent... »

[...]

« Tout a débuté juste après la guerre, la deuxième, je veux dire. Une histoire, tu sais, comme dans les films de série Z, qui mélange guerre, espionnage et délires mystiques... On est donc à la fin de la guerre ; les Allemands, qui occupent les îles de Méditerranée, commencent à sentir le roussi. Les communications sont morcelées, les unités sont divisées. C'est un peu la panique, c'est en tout cas la pagaïe. On commence à chercher à sauver sa peau, à qui mieux mieux. Les individualités se rebellent. L'idéal collectif, l'utopie aryenne, volent en éclat face aux urgences de salvation individuelle.

Sur une île non nommée, mais qu'on soupçonne être Malte, au vu des descriptions de certains édifices dans les récits les plus exhaustifs, une petite faction de nazis en poste dans la tourmente décide de piller certains villages un peu reculés, et notamment une place forte où vivait, retirée de tout, une espèce de communauté catholique mystique. Depuis leur origine, qui remonte à des temps immémoriaux, c'est-à-dire sans témoignages, ces mystiques vénéraient un livre dont

ils disaient qu'il était le livre de la mer et de la mort, le livre de la mer devenue mort, lorsque viendra le moment du jugement dernier, lorsque débutera l'apocalypse, les lignes de ce livre deviendront réalité, et s'effaceront du livre. Or ce livre sera porté à la connaissance des hommes non pas en une seule fois, non pas donc sous la forme d'un livre, donc, mais sous la forme de passages, de récits qui, rapiécés, formeraient le volume par où débiterait, au moment de son achèvement, la fin de toute chose.

Autant dire que ces croyances qui devaient remonter à bien avant l'Antiquité, dans ces îles sauvages, relevaient du pur délire superstitieux – et d'ailleurs cette communauté qui se disait catholique, n'était pas considérée par l'Église comme membre officiel. Quoi qu'il en soit, les nazis ont trouvé là de quoi déchaîner leur cruauté, mais aussi, et surtout, ils ont imaginé que les quelques paperasses que possédait la communauté, des manuscrits qu'ils disaient être des parts du livre, pouvaient être aisément échangeables sur les places, ce qui leur procurerait une retraite confortable en cas de défaite (qui leur semblait inéluctable, sans qu'ils se l'avouent) et pour les décennies à venir. Parmi eux, un type était un genre d'archiviste, passionné de vieux papiers, et qui trafiquait un peu. Il lui sembla évident et incontestable que ces incunables sans date avaient une valeur fiduciaire, et c'est ainsi que les parts furent divisées entre les membres de la faction, qui s'éparpillèrent depuis l'île aux quatre coins de la Méditerranée, puis du monde, chacun en quête d'une vie nouvelle et d'un endroit où se dissoudre le temps que se calment les choses et que la vie reprenne son cours normal.

On ne sait pas où ils sont partis, ni ce qu'ils sont devenus, ni encore moins ce qu'ils ont fait des paperasses.

Mais il y a deux ou trois mois de cela, lors d'une vente aux enchères à Genève, un fragment est reparu, et a été expertisé comme un papyrus protochrétien appartenant à un manuscrit devenu mythique...

Le fragment n'a pas trouvé preneur, et il paraît que son propriétaire est retourné chez lui, le fragment simplement disposé dans une chemise de plastique sous le bras, vers Marseille où il semble qu'il ait de la famille. Je te dis ça car j'ai un frère là-bas qui m'a fait la description d'un vieux type étrange qui correspond bien au type dont je te parle – même si cela peut être tout à fait fantasque – et qui habite son immeuble. M'est avis que tu pourrais aller voir directement là-bas, je te donne l'adresse de mon frangin. »

Benoît Vincent

Féroce

premier livre des éditions Bakélite

600 pages

25 €

978-2-9588039-0-2

7 février 2024

<https://bakl.it/feroce/>